

Christiane Rancé

BELLA ITALIA

Un itinéraire amoureux

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2023
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4031-1

Due mondi – e io vengo d'all'altro.
Cristina Campo.

AVANT-PROPOS

Chère Christiane,

D'abord tous mes vœux, pour votre vie, votre travail. Ils sont intéressés, car j'espère de vous cette année un nouveau livre, quelle que soit l'ampleur de votre travail en cours.

Un entretien sur Rome, et avec vous, je le voudrais bien. Mais mon programme de travail des mois à venir, bien trop chargé, m'interdit d'y penser avant l'automne. Sauf que vos questions, me venant comme le hasard de vos réflexions les déciderait, seraient à toute époque les bienvenues. Ce sont ces questions qui donneront du sens à cet entretien, qu'avec d'autres je ne voudrais pas, car je n'ai pas le sentiment d'avoir présentement beaucoup à dire sur Rome. Et il les faudrait donc aussi vôtres, aussi personnelles que possible.

Donnons-nous tous ces mois.

J'étais heureux de vous revoir l'autre jour, même dans ce lieu inusuellement trop bruyant.

Bien amicalement à vous,

Yves

Je n'ai jamais pu écrire ce livre d'entretiens sur Rome avec Yves Bonnefoy, comme nous en étions convenus dans un courriel le 1^{er} janvier 2012. J'avais tant aimé son recueil *L'Arrière-pays*, qu'il inaugurerait par cette phrase de Plotin, « personne n'y marcherait comme sur terre étrangère ». C'était cela même, pour moi, Rome ! Rome et l'Italie tout entière. Je le lui avais dit. Il avait souri avec ce sérieux dont il ne

se départait jamais. Si j'ai abandonné les questions qu'alors j'avais notées dans l'idée de les lui adresser plus tard, parce que lui seul pouvait y répondre, j'ai gardé au cœur le projet de ce livre, sur cette ville et ce pays « où personne n'y marcherait comme sur terre étrangère ». Je l'ai écrit sans lui qui n'est plus là, mais dans la présence de son souvenir et de notre dialogue, avec l'impératif qu'il avait formulé dans sa lettre, que ce soit « aussi personnel que possible ».

PROLOGUE

« Au pays qui te ressemble », chante Baudelaire. Et moi, à quel pays aimerais-je ressembler ? Nul besoin de réfléchir longtemps, ni même d'hésiter : l'Italie ! C'est sa beauté que j'envie, ses paysages que j'aimerais avoir pour portrait à défaut de miroir. À chacun des voyages qui me mènent vers elle, je la rêve contagieuse. Je la contemple, je l'aspire, je lui demande de pénétrer mon âme pour en capter la douceur, et cette fierté guerrière qui lui a donné ses plus beaux villages, ses tours de guet, ses saints et ses rebelles, le piquant de ses flèches et de ses campaniles, ses artistes et ses lumières. Si seulement elle laissait son empreinte sur tout mon être ! L'Italie est le seul pays où je n'ai jamais le sentiment d'aller, mais toujours d'arriver, avec le songe d'y vivre un jour et d'y finir ma vie, quand bien même je ne fais rien pour qu'il s'accomplisse. Longtemps, je me suis interrogée sur cette impression d'allégresse qui me submerge à l'idée d'y partir, et sur ce *dolce tormento* que chante Monteverdi et qui me pince le cœur lorsque je suis restée trop loin de ses rivages. Pourquoi cette joie, bien plus grande qu'à la perspective d'une autre destination ? Pourquoi, d'elle, ce qui est bien plus qu'un désir – un besoin ? C'est en revenant à Rome, après la pandémie, que j'ai compris quel charme elle opérait sur mon âme, sur nous tous. À peine la ville en approche, je me suis sentie consolée sans même avoir de chagrin. Tout m'est apparu léger, joyeux, festif. Timbré de clarté. Je respirais. Je venais de retrouver, en

un instant, un goût que je pensais perdu – celui du bonheur de vivre. Il est donc là le secret de l'Italie – être le pays où l'on peut encore goûter à cette joie, et le seul pays à nous y faire croire. Là, même aux moments terribles, lorsqu'il y croit moins lui-même. Il nous fallait donc si peu, et tant à la fois : son luxe offert à foison : sa lumière, ses côtes, sa beauté, ses parfums, sa douceur, et ce je-ne-sais-quoi qui n'appartient qu'à elle, qu'à son peuple – sa foi contagieuse en l'éternité.

Deux ou trois autres choses me viennent à l'esprit lorsque je tente d'expliquer le pouvoir de l'Italie sur tout mon être : ce sentiment que nous avons tous d'y être à notre place, jamais étranger, enfin ajusté au lieu qui nous reçoit – chez soi. En amour. Cette sensation que dans ses paysages, ses ciels, ses mers, quelque chose de soi est toujours présent. Des colonnes et des temples d'autres siècles, « où le pampre à la rose s'allie » nous offrent un appui, l'instant d'un repos. Des cœurs d'autres temps nous accueillent. Peintres, poètes, musiciens. Plus qu'ailleurs, ils nous chuchotent, eux qui n'y sont plus : « C'est votre tour de vivre. »

En Italie – une terre bienheureuse où le chant s'accorde à la transparence –, nous voilà de nouveau cette personne singulière qui donne sa mesure aux paysages, aux villes et aux êtres. « Mettez un peu de vie dans votre art, et un peu d'art dans votre vie », conseillait Jouvett à ses élèves. L'Italie, à sa manière, nous redit cette leçon. Ce pays est l'expression la plus naturelle de l'âme au contact de tout ce qui la touche. Aucun autre ne nous donne cette impression d'une existence plénière – l'expérience réussie de la beauté, que notre destin nous invite à tenter. Il y a cette *dolce vita*, une douceur un peu désabusée au sens noble du terme – l'art de vivre d'un peuple qui a déjà traversé trois millénaires, et sait qu'à la fin, au terme des querelles et des révoltes qu'il est toujours prompt à inventer, cette terre des césars et des papes abolit toutes les frontières entre le profane et le sacré, le charnel et

le spirituel, le passé et le présent, le sublime et le populaire. En Italie, Peppone est le complice de don Camillo. Il sait aussi, ce peuple – il a appris –, que les grandes vagues qu’il aura soulevées le laisseront épuisé sur la grève, sans autre recours que lui-même pour se relever hormis son courage, un peu de *furbizia* – de débrouillardise –, la *santa Madre*, la famille et l’amour de sa terre – ville, village, quartier, simple maison, aux lendemains desquels il croit. Ingénu dans sa cruauté, inspiré dans son énergie à vivre, sage et bouffon. Non pas « sympa », cette épithète dont nous affublons tout ce que nous avons aseptisé, mais follement sympathique. Et l’on se prend à rêver à ce que la France pourrait retrouver si elle se trempait aux sources de sa sœur latine. Si elle aimait à l’identique sa langue, ses ciels, ses patois, son histoire et ses mythologies comme l’Italien aime les siens. Et quelle énergie dans la douceur ! Quel art de la relativité, de la fatalité parfois, quel esprit de finesse ! Quelle subtile mélancolie aussi, qui n’altère pas l’éclat des délices qu’ont chantées tous les poètes. C’est qu’il y a toujours, derrière cette image de *dolce vita* à quoi nous sommes tant attachés, ce *dissidium* qu’avouait déjà Pétrarque, dont on perçoit le tourment dans la poésie de Michel-Ange et de Leopardi – le tiraillement entre les contraires, l’ascèse et la jouissance, la gloire et l’amour, l’action et le *farniente* –, jusqu’à l’instant où l’on comprend qu’il s’agit de cueillir le jour.

Dès que je l’ai pu, dès que je le peux, je cours vers l’Italie comme Juliette à son balcon et ce n’est pas une image de dire combien mon cœur y bat bien plus fort qu’ailleurs, et se rappelle qu’il existe. J’ai la joie, depuis des années, d’y aller souvent. Pour y faire mon éducation – mon Grand Tour, en quelque sorte. Au cours de ces voyages, je suis allée explorer ces lieux qui nous font rêver et leur histoire – les grands lacs, Venise, la baie de Naples, la Sicile. L’Ombrie secrète et ces coins de Toscane merveilleux et ignorés du

touriste, telle la Lunigiana. La baie des poètes et ses fantômes. Impossible de les citer tous. J'ai par ailleurs rencontré des hommes politiques, des acteurs de cinéma et des écrivains, quelques-uns des nouveaux *condottieri* qui cultivent le génie italien – comme Agnelli, ou comme Alessi. J'ai rencontré aussi des papes, des cardinaux et de simples curés. J'ai poussé la porte des églises et des couvents, des musées. Suivi des processions. Interrogé ces enfants qui avaient vu la Vierge à Oliveto Citra. J'ai mis mes pas dans ceux de quelques saints, d'Assise à Rome, de Sienne au val d'Orcia. J'ai pris les voies anciennes et des chemins de traverse – et des bateaux aussi –, les ferries pour les îles, et des gondoles à Venise. J'ai admiré les décors des palais et leur envers : la pauvreté, la lèpre de la Mafia – et mon cœur se serre toujours au souvenir du père Puglisi qui m'avait raconté, à Palerme, son engagement contre la Cosa Nostra ; le père Puglisi que la Mafia assassinerait quelques mois plus tard. J'ai couvert les initiatives les plus folles de quelques Italiens – les faussaires de timbres à Naples pour dénoncer les errements du pays ou la vente des îles de la lagune à Venise, ou, à Venise encore, la tentative française d'y restaurer Napoléon. C'est toute cette Italie que j'ai voulu raconter. Mon Italie, ou la vôtre. Cette Italie où tout encore reste à vivre, et par-dessus tout le bonheur si fugace de ce monde.

VERS LE SUD

En vérité et en esprit, tout a commencé à Toulouse. La Ville rose, la si bien nommée, m'a donné un avant-goût de vie à l'italienne lorsque j'y étais étudiante – une manière de *dolce vita*. Et je serais bien ingrate si je ne lui rendais pas hommage. C'est à Toulouse que j'ai appris le premier geste de tout Italien quand il se lève : regarder le ciel. À juste titre, *O sole mio !*, le soleil y règne en maître et l'azur est le mieux fréquenté de France : merles dès mars et hirondelles en mai, cloches à vêpres et aux soirs, ces mêmes lumières d'or qui baignent les automnes de Toscane. D'ailleurs, l'azur y a la même transparence, et pour ne jamais le perdre de vue, tout bon Toulousain peaufine son choix de terrasses. Celles du bistrot à matines, du petit noir de dix heures ou du café-addition de midi. Places Saint-Georges, Rouaix ou du Capitole, Sainte-Scarbe ou Esquirol, les tables de plain-pied et plein air grignotent le trottoir pour suivre le soleil. À vif l'hiver, à l'ombre l'été. Et si l'œil décroche de l'éther, c'est pour mieux sourire à celui du passant. Toulouse a une façon toute italienne de concilier ses guelfes et ses gibelins. Jugez-en : on se réclame héritiers des cathares en omettant qu'on fut sacrée ville sainte au xvii^e siècle. On se vante républicain en oubliant que les bourgeois, s'ils prirent le pouvoir au xiii^e siècle, prêtèrent immédiatement allégeance à leur comte déchu. On y encouragea la prolifération des congrégations religieuses mais on devint, au xix^e siècle, le cœur du radical-socialisme, Jean Jaurès

en tête, et bien décidé à bouffer du curé. Ici, vieux ou jeune, ouvrier ou bourgeois, hobereau de vieille souche ou parachuté de la dernière pluie, tous s'accordent pour défendre la ville. Qu'il est bon de flâner, dès la porte du bureau fermée, dans les petites rues du centre, entre Saint-Étienne et Saint-Sernin, se glisser dans l'inépuisable ravissement que dispense, cloître des Augustins, la Vierge de Notre-Dame de Grasse et, en l'église des Jacobins, la merveille architecturale du palmier de pierre. Et les cours des hôtels Renaissance avec leurs briques où le rose s'orange, élégants comme un rêve d'Italie, où l'on retrouve un peu de Venise et un peu de Sienne, frisés de balcons et de tours capitulaires ? Et les promenades au Bazacle, sur les berges autrefois boudées de cette fantasque Garonne et qui ressemblent, comme deux gouttes d'eau, à celles du Tibre quand il se prélassé à Rome ou de l'Arno à Pise ? Et les glissades à bicyclette, sur les chemins de halage du canal de Midi, dans l'ombre généreuse des platanes, pareils à ceux du *lungotevere* ?

De l'Italie, le Toulousain a développé la même indépendance d'esprit qui lui fait voir Rome – pardon, Paris ! – mieux que de haut – de loin. Que pourrait-on lui opposer, de la capitale, qui lui fasse envie ? Le climat ? Pas de couillonnade, je vous prie. La jeunesse ? Elle y est nombreuse à pratiquer le mot d'ordre d'outre-Alpes : « *Mangia bene, ridi spesso, ama molto.* » Comme l'Italien encore, le Toulousain a le sens de l'hospitalité et sait accueillir. D'ailleurs, la Ville rose a toujours été ville refuge. Elle a absorbé les vagues de républicains de la guerre d'Espagne, mais, bien avant eux, bien avant les Pieds-noirs à leur retour d'Algérie, la vague des émigrés italiens, qui ont fui la misère des lendemains de la Grande Guerre, puis la montée du fascisme et l'ère de Mussolini. Leurs enfants sont quelque cinq cent cinquante mille aujourd'hui dans la ville, sans compter ceux des campagnes environnantes. C'est d'ailleurs à Toulouse que Silvio Trentin et Giuseppe Saragat

– futur président de la République italienne – ont posé leurs valises et fondé la cellule antifasciste la plus importante de France, pendant la Seconde Guerre mondiale, et le mouvement de résistance Libérer et Fédérer. Toulouse ne fut jamais assez riche – hors la parenthèse du Pastel qui fit sa gloire et sa beauté au xvi^e siècle – pour fonder ses valeurs sur l'argent. Mais discret dans son excellence ? Non, trois fois non. Qu'on « s'avise » de contester qu'il n'y a pas mieux en France, et le Toulousain vous fera miroiter son anneau magique : la musique et... le *bel canto*. Elle est ici un don de Dieu. N'était-ce pas le prénom du compositeur de la région, Déodat de Séverac ? La ville et sa campagne ne possèdent-elles pas le plus beau patrimoine d'orgues de France ? Et la chapelle Saint-Antonin, au cloître des Jacobins, ne recèle-t-elle pas la plus importante iconographie musicale du xv^e siècle avec ses fresques d'anges musiciens qui, le soir, dit-on, quand tous dorment, quand s'exhale le parfum des buis et des cyprès, susurrent quelques airs de Pergolèse et de Monteverdi ? Enfin, il y a la Toulousaine ! Elle est une Carmen fille de la Joconde. À la fois Naples et Florence. Italienne dans l'élégance, espagnole dans l'arrogance, la Toulousaine n'a jamais renoncé à sa féminité. Chacune se sait héritière de Paule de Viguier, *alias* la Belle Paule, si éblouissante qu'un édit de 1540 signé des capitouls l'obligeait à apparaître deux fois par semaine sur son balcon, devant la foule en extase. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si dans la Ville rose s'est tenue la plus jolie cour d'amour courtois. À l'époque des Jeux floraux, on y rimait en latin ou en oc – la langue de Dante – pour enlever le cœur de ces dames, quand les rois de France signaient toujours leurs édits d'une croix maladroite et pas même occitane. Comme en Italie, ce sens du panache s'arbore dans l'architecture. De Rome, la Ville rose a pris le Capitole, et de Venise, les terrasses sur les toits, d'où l'on admire les quelque cinquante tours capitulaires qui, tels des périscopes joyeux, se dressent

encore au-dessus des cheminées. Rarement visibles de la rue, elles jettent à la tête du ciel leurs clochetons de brique et leurs terrasses rondes, balcons uniques sur les cavalcades de tuiles, les campaniles et les clochers. Dès la fin du Moyen Âge, les tours rivalisent d'élégance dans l'azur et se poussent du col. On pare les façades des merveilleux hôtels Renaissance que les marchands de drap et de pastel ont admirés à Rome ou à Florence. On ferronne aux balcons, on « véronne » dans les cours intimes des hôtels particuliers, pavées de galets ronds, jamais vraiment fermées, il suffit de pousser la porte et la magie est là, dans un temps suspendu aux glycines et aux merveilles romanes de son art religieux. On éprouve un vertige – ces encorbellements, les douces volées de pierre de ces escaliers, ces voûtes romanes et ces arcades de brique –, sommes-nous à Sienne ou à Padoue ? Entrez, jetez un coup d'œil, rien n'est à cacher, bien au contraire, ici, depuis des siècles, on est fier d'être beau, les secrets sont pour les cœurs. Toulouse n'est ni belle ni guindée, elle est mieux que cela : jolie et même ravissante, et timide dans son parfum de violette, qui est celui des printemps d'Italie.

SUR UN AIR D'ITALIE

Quand on arrive en Italie pour la première fois, on s'étonne de ne pas constater la déconfiture clamée par la légende, les descriptions alarmistes des banqueroutes de l'État, le délabrement général annoncé par les experts en faillite. C'est que la meilleure spécialité italienne n'est ni la *pizza* ni la *pasta*, mais le miracle. Et il est vrai qu'on se demande souvent « comment font-ils ? » pour garder *bella figura*. Miné par les crises gouvernementales – soixante et onze gouvernements se sont succédé depuis 1947 –, le pays est néanmoins toujours debout. Rongé par le chômage et l'archaïsme de ses institutions, il reste compétitif. On le laisse, telle Assise, dévasté par quelque séisme politique ou économique ; on le retrouve, une poignée de mois plus tard, reconstruit, reconstitué. Ainsi il y a plus de vingt ans, pour l'entrée dans la zone euro, dont les spécialistes s'accordaient à claironner que l'Italie n'y parviendrait pas. Mais comment aurait-elle manqué le train de l'euro, cette Italie qui fut un des membres fondateurs de la Communauté ; qui reste sans aucun doute le pays des Quinze d'alors où l'Europe est la mieux incarnée ? À l'encontre de tous les pronostics et dans un sursaut qualifié, comme toujours, de miraculeux, l'Italie est parvenue à répondre aux attentes. De la même façon, quand il s'est agi du Jubilé de l'an 2000, Quirinal et Vatican ont passé contrat ; les syndicats ont signé une trêve de Noël étendue à l'année. Plus extravagant encore pour un Français : le gouvernement, alors

sous l'égide d'un président communiste, a alloué de nouveaux fonds pour restaurer le patrimoine et moderniser les structures d'accueil de ce qui fut la plus grande fête catholique de tous les temps. Encore un miracle au lieu de l'enfer annoncé. À qui, à quoi attribuer cette faculté d'échapper *in extremis* aux prédictions désastreuses ? À la population tout entière, avec son franc-parler et sa débrouillardise de prestidigitateur, son inventivité et, quoique *farniente* soit un mot italien, son travail. « Tout Italien qui se lève le matin se demande s'il sera assuré de toucher son salaire du jour, et comment le trouver », m'a déclaré un jour Davide, mon cousin par alliance, romain de vieille souche. C'est qu'il n'existe pas vraiment d'État italien. L'Italie comme nation unie dotée d'un pouvoir centralisé est restée au stade d'ectoplasme, quand bien même, de Dante à Sciascia, de Machiavel à Cavour, les esprits les plus visionnaires du pays en ont rêvé. Ce n'est donc pas au politique que l'on doit les miracles. D'ailleurs, les deux partis clé de voûte de l'édifice, Parti communiste et démocratie chrétienne, se sont écroulés. L'un victime de la chute du Mur ; l'autre de l'opération *Mani Pulite*.

Pour autant l'Italie existe bien, et fortement : dans une culture, un patrimoine, un esprit, voire un état d'esprit. Elle s'exprime dans des circuits parallèles à l'État. On l'applaudit dans ses réussites : ces fameux districts industriels du Nord, auto-inventés, composés d'une myriade de petites entreprises ultra-spécialisées, édifiée en réseaux et qui ont pris des secteurs de pointe : armement, lunetterie, acier, composants automobiles ou céramiques... Les trésors de la terre et de l'épuisant labeur qu'elle exige au Sud... On loue, chez l'Italien, cette formidable capacité à s'adapter à toutes les situations, à trouver chaussure à sa botte. À ne croire qu'en lui, en son effort – il a, pour les hommes politiques, la plus grande défiance, et ne leur accorde plus un euro de crédit. Il se méfie aussi de tout centralisme ; le sentiment de terroir

reste d'autant plus fort que l'État est faible et s'est toujours peu préoccupé de son sort. L'absence de politique familiale a renforcé cette solidarité particulière qui préserve les familles, si ce n'est de la pauvreté, du moins de la misère. Dès lors, comme secours, chacun compte sur les siens, son réseau d'amis et d'obligés, dont il se sent le « proche » ; et garde sa méfiance pour la ville ou la région voisines, surtout pour le Nord quand on est du Sud, et pour le Sud quand on est du Nord. (La frontière est très haute, de La Spezia à Rimini.) À Milan, dans un embouteillage, le Napolitain s'entendra traiter de *Terrone*, bouseux du Sud. Dans le Sud, celui du Nord, de *Polentoni fascisti*, bouffeur de polenta fasciste. D'ailleurs, chaque région tient à son phrasé, à ses expressions, voire à son dialecte – avez-vous déjà écouté deux Vénitiens s'entretenir ? voire à ses rivalités : « Ah ! me dit une amie toscane, l'accent de Livourne, il n'y a rien de plus vulgaire en Italie ! » Comment s'en étonner d'une langue aussi musicale, et d'un pays dont la musique a propagé tant d'expressions pour dire toutes ses subtilités – *allegro ma non troppo, prestissimo, pianissimo, adagio, furioso, andante, andantino* ?

La forte référence au catholicisme, fût-ce en réaction à la toute-présence de l'Église, fût-ce encore assortie de la superstition la plus convaincue, est un élément de l'identité italienne. C'est l'Église qu'évoquèrent en dernier recours les plus ardents résistants à la loi de la sénatrice Lina Merlin – la Marthe Richard de la Botte – pour que l'Italie ne « tolère » plus. Pourquoi, soulignaient-ils, cette intolérance de l'État, dans un pays où le divorce était encore interdit, la contraception inspectée alors que le Vatican s'abstenait de lancer ses foudres contre les « maisons » ? Mais l'Église n'est-elle pas consubstantielle à la Péninsule ? N'est-ce pas grâce au Vatican, si l'Italie est restée le centre du monde pour des millions d'hommes et de femmes, alors même que le marasme de l'économie engloutissait le pays ? N'est-ce pas la santa

Madonna qui protège toujours (quoique fortement concurrencée dans le Sud par le Padre Pio) et qu'on retrouve, dans ses châsses aux coins des rues, au-dessus des portes des maisons et des immeubles, dans les *trattorie* et la chambre des enfants, pendue aux rétroviseurs des automobiles et bordée de buissons de cierges dans la moindre église du moindre village ? Vierge au Ciel, et *mamma* au foyer, le miracle est italien, et la femme, celle qui l'organise. Le miracle italien, ce sont aussi la force et le courage de ceux qui se sont attaqués, et continuent à le faire, aux toutes-puissantes mafias qui rongent le pays, et là encore, à chacune sa terre : la Camorra napolitaine, la sicilienne Cosa Nostra, la Sacra Corona Unita des Pouilles et, peut-être la plus puissante aujourd'hui, la plus invisible, la 'Ndrangheta de Calabre. Enfin, il y a cette *italianità*, dont la composante, la quintessence même est la langue italienne. « Âme de la nation », « symbole spirituel d'un peuple », « mémoire de la patrie » ont proclamé les poètes et les écrivains de la Péninsule. Le terme chante la nature et la qualité de ce qui fait le pays, et la manière d'être des individus qui le composent, voire d'une région tout entière, mais il dit surtout l'attachement à la langue. On ne s'en étonne pas, au regard du nombre d'Italiens qui quittent leur pays dès la fin du XIX^e siècle et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Quelque trente millions, qui partent avec leur langue pour unique viatique, et qui pour bagages n'ont que les mots qui les lient depuis leur enfance. L'italien leur permet de se retrouver – eux-mêmes et entre eux – et, quoique immigrés, de ne jamais se sentir apatrides. Qu'un d'entre eux parle, sur l'autre côte atlantique, et le cœur de leurs compatriotes cède au charme des mots, aux flots musicaux de la langue, et vogue vers les plages de la mer Tyrrhénienne ou de l'Adriatique. L'âme exilée s'épanouit alors, comme le chante Carducci, « dans une tiédeur de soleil couchant qui sourit aux solitudes bleues ».

Lorsqu'il pense à eux, à ces « pays » embarqués pour le Nouveau Monde ou tout simplement pour la Tunisie ou pour la France, un haut fonctionnaire des Affaires étrangères, Angelo Scalabrini, dit, au début du siècle dernier, que la langue reste la chaîne spirituelle qui les unit. Il leur rappelle que « bien des peuples ont conservé à travers les siècles de servitude leur personnalité, transformant leur langue en symbole du passé, en foi dans le présent et en espérance dans l'avenir ». Le poète Giosuè Carducci, premier Nobel italien de littérature et fondateur de la Società Dante Alighieri chargée de promouvoir la culture et la langue italienne, a prononcé les mots les plus enthousiastes sur elle, lors d'un discours exprimé en 1890 : « Nous n'en voulons pas tirer vanité, mais rappelons-nous que les marchands florentins répandirent la langue italienne dans l'Europe entière, rappelons-nous que l'activité des grands navigateurs génois, pisans, vénitiens, italianisa, avec l'expansion du commerce, toutes les côtes du Levant. » Les émigrés ne l'ont pas oublié. Aujourd'hui encore, à Buenos Aires ou à New York c'est en italien qu'on parle dans les familles venues, il y a parfois un siècle, faire fortune. Celles-là ont emporté cette *italianità* jusque dans leurs traditions culinaires : comme au pays lointain, les Argentins qui parlent espagnol continuent de cuisiner tous les 28 du mois des *gnocchi* pour se porter chance, et, tous les 1^{er} janvier, des lentilles pour s'assurer une année prospère. Cette langue a son génie tutélaire, Dante Alighieri à qui tout Italien voue un culte. Déjà, l'auteur de la *Divine comédie* caressait le rêve d'une Italie unie. Dans le chant XI de l'*Enfer*, ne dit-il pas : « Oui, comme à Arles où paresse le Rhône / Oui comme à Pula, près du Caranaro / Que l'Italie ferme et baigne ses frontières » ? C'est par la langue, tout en la façonnant, qu'il a façonné la patrie italienne, à qui il a donné vie et ses plus belles lettres. C'est en poète qu'il a accompli sa vision. Car cette langue chantante, qui nous émeut et nous ravit, que

notre oreille attend dès la frontière passée, s'exalte en poésie. Je me souviens du ravissement de mon enfance, lorsque mon grand-père maternel nous récitait, en italien, des vers d'Ungaretti qu'il savait par cœur. Leur sens m'échappait mais parfois, une consonance particulière, un *andante* de sa voix détachait un mot de la musique d'ensemble, et je tentais de le saisir par le bout de l'aile. C'est la même oreille que je tends sur les marchés italiens, dans les rues, les *trattorie*, aussitôt arrivée, pour m'abandonner à ma joie d'être là-bas. S'étonnerait-on, dès lors, que les plus grands écrivains de la Péninsule soient presque tous poètes ? Comme au temps de Dante, Pétrarque et Boccace, et encore Guido Cavalcanti, Cino da Pistoia et Guittone d'Arezzo, qui inventèrent le *dolce stil novo*, et que Giorgio Vasari peignit tous ensemble. Deux siècles plus tard, des poètes encore : le Tasse, l'Arioste. Deux cents ans encore et voilà Manzoni et Leopardi. Et encore Ungaretti, Montale, Luzi et tant d'autres. Peut-être l'adversité a-t-elle joué un rôle dans cet attachement puissant des Italiens à leur langue. Tour à tour et en partie occupé par l'Espagne – le Royaume de Naples et des Deux-Siciles –, par la France, par l'Empire austro-hongrois, le peuple a défendu son idiome comme une cuirasse impénétrable. En visite à Lucca, je me suis étonnée de la considération que les Lucquois gardaient pour Élisabeth Bonaparte que son frère, alors empereur, nomma princesse de Piombino et de Lucques, puis grande-duchesse de Toscane. C'est que cette jeune femme avait été atteinte d'*italianità*. Contaminée par la beauté du pays, prise d'affection pour son peuple, elle l'avait défendu bec et ongles auprès de Napoléon. Un décret impérial exigeait qu'on rédige désormais les actes et les décrets en français, pour que la langue de Molière s'impose comme la seule officielle en Toscane, comme dans toute l'Italie ? Élisabeth avait défendu les Toscans ; elle avait adressé une supplique à son frère. Napoléon s'était laissé attendrir. Il avait accordé un privilège spécial – qu'aucune autre de

SUR UN AIR D'ITALIE

ses possessions italiennes n'obtiendra, pas même Parme –, celui de parler italien. Il avait fait plus encore. À la demande d'Élisa, il avait accepté qu'un prix, doté de 10 000 francs, et décerné par la vénérable et réputée académie florentine de la Crusca, récompense l'ouvrage qui contribuerait à préserver la pureté de la langue italienne. Florence – « l'Athènes d'Italie » – avait pavoisé. La patrie était sauvée, puisque sa langue l'était, et qu'en Toscane, comme dans toute l'Italie, la patrie est avant tout, et avec quel éclat !, celle de la langue.

GÈNES

Par la route, on l'approche dans une partie de cache-cache. On croit la voir. Un nouveau tunnel la dérobe à la vue. On l'aperçoit, une montagne, un piton rocheux encore l'occultent. Et enfin, la voilà. Gênes. Vue des hauteurs et d'encore loin, la baie est belle. La mer de Ligurie tremble d'un bleu sombre et laiteux. Il faut toute la légèreté de l'air que balaie une brise du nord, fraîche comme le chant du merle, et cette lumière si particulière à l'Italie, cette lumière amoureuse qui baigne les Apennins pour atténuer la déception de l'arrivée. Des faubourgs interminables et chaotiques s'entassent sur la raideur des versants. Les lacets d'asphalte d'une autoroute largement ramifiée corsètent la ville. Tout d'une mégapole moderne. Hélas, le centre-ville n'est pas épargné. Un viaduc autoroutier – *la sopraelevata* – surplombe la via Aurelia et balafre l'entier front de mer. Et quoique l'amour m'aveugle souvent – ce désir obstiné de trouver que tout est miraculeusement beau –, cette première vision m'a longtemps détournée de la ville. Pressée de retrouver l'Italie dans ses langueurs, impatiente aussi de Milan et de Léonard de Vinci, de Vérone et des lacs, j'ai trop souvent passé mon chemin. Jusqu'au jour où je suis arrivée par le large, au couchant, l'astre en poupe qui jetait sur la mer un drap de lumière. Alors toute la ville m'est apparue comme un amphithéâtre magistral, éclairé de plein fouet, éclaboussé d'or, avec ses gradins de maisons hautes jusqu'au vertige, perforées de fenêtres sans balcons,

et qui dégringolent vers la grève si abruptement qu'on les dirait poussées par des monts impatients de plonger dans la mer. C'est bien porté par la vague qu'il faut arriver à Gênes, pour avoir un avant-goût des surprises que réserve la ville, et retrouver l'émotion des navigateurs quand ils pénétraient ce port niché au creux de l'aisselle italienne, entouré de deux longs môles refermés sur la baie comme les pinces d'un crabe. « Tu verras une cité royale, adossée à une colline alpestre, superbe par ses hommes et par ses murs, dont le seul aspect indique qu'elle est la maîtresse de la mer », les avait avertis Pétrarque. L'aubaine est d'y arriver sur un bateau léger pour piquer sur le Porto Antico et sa marina. Le bassin console des verrues que l'urbanisme routier a infligées à la cité. À quai, des voiliers de plaisance, un vieux sous-marin de l'armée italienne mais aussi quelques beaux *leudi*, grosses barques bien ventruées, à voile latine, toutes pontées de bois. Jusqu'au siècle dernier, ils alimentaient Gênes en vin, en huile, en sable, en pierres. Ces embarcations étaient conçues pour être traînées sur les grèves rares et étroites, saignées dans les hautes falaises de la côte. Par des sentiers souvent vertigineux – en Ligurie, les distances sont verticales –, les paysans descendaient charger ce qu'ils cultivaient ou exploitaient – le chanvre pour les cordages de la marine, ou les matériaux arrachés aux montagnes pour construire plus de palais encore et paver les rues. Qui veut mesurer la rudesse du labeur, le sang et la sueur versés et les dangers de ces chargements, ira emprunter, depuis le village de Cogorno, à une trentaine de kilomètres à vol d'oiseau, le raide sentier des porteurs d'ardoise jusqu'à la mer... Les quais du vieux port s'enorgueillissent aussi du galion que Polanski fit construire, à l'identique, pour son film *Pirates*. Quoiqu'outrageusement hollywoodienne, sa présence paraphe la vocation de la ville qu'elle n'a jamais démentie dans toute son histoire – la mer, le commerce, la conquête de comptoirs, la richesse. Gênes est

une thalassocratie et le sens de l'aventure coule dans le sang de ses habitants. On raconte encore aujourd'hui, comme une page d'histoire, la légende de Corsa, la téméraire petite bergère partie, sur le dos de son plus beau taureau, découvrir la Corse et ses pâturages vierges et enchantés. Corsa a donné à l'île de Beauté son nom, comme Christophe, le fils prodigieux de la ville, a donné le sien à la Colombie.

Le sens de l'aventure ? Il a ses sources géographiques. Peu de place dans ces stériles montagnes de Ligurie dessinées par un sismographe énervé, peu d'herbe verte. Dès le XI^e siècle, les jeunes hommes se jettent à l'eau. Les croisades leur fournissent de bons prétextes aux départs. Ces marchands aventuriers cultivent leur sens des affaires dans tous les ports que leurs bateaux touchent. Ils y ouvrent des comptoirs, achètent et vendent, parlementent, reviennent au pays. Ce n'est pas la conquête territoriale qui les intéresse, mais le négoce. Et voilà Gênes devenue le quai d'un flux et d'un reflux incessant d'hommes et de marchandises, draps, laine, armes, bois et fer vers l'Orient qui renvoie les galères chargées des précieuses épices et de la soie. Tout ce que produisent Constantinople, les rives de la mer Noire, l'Orient ou la Sicile se déverse sur les quais ; et leur or, chez les banquiers qui deviendront ceux de la Couronne d'Espagne. Tout ce qui afflue des marchés de Champagne embarque sur ses galères. « Gênes l'orgueilleuse » l'appelle Dante, en écho au nom de *Superba reppublica* dont les Génois avaient affublé leur ville, rivale de Venise. Gênes « la Dominante des mers ». Aujourd'hui, dans ce porto Antico bien propre, que n'a pas épargné la mise à la page pour le touriste international, on aimerait retrouver, par un saut de truite hors du temps, quelque chose des bruits, des cris, des couleurs des débarquements, de l'appel des cloches portuaires et des sirènes, de la beauté des mâts, des voiles et des cordages, des trois-mâts et des bricks et de toutes ces

denrées et ces marées humaines qui ont foulé, avant nous, ces pontons, ces *vicoli*, ces magasins. Ce mouvement énorme dont se sont émerveillés les visiteurs des siècles passés... C'est de l'autre côté de la baie que s'opèrent désormais ces migrations – au terminal des conteneurs et à celui des ferries. Dix, vingt départs par jour, selon les saisons ! Mais n'est-ce pas le berceau de la compagnie Costa, transporteuse d'huile d'olive au *xix*^e siècle, puis des émigrés vers l'Amérique et l'Australie et, aujourd'hui, des croisiéristes ? L'été, tous les accès du port s'embouteillent de voitures chargées jusqu'au toit, en partance pour Tunis, Tanger, Palerme ou Bastia... À la taille des paquebots, on mesure combien l'échelle du monde a changé.

Si tous les grands ports de la terre se ressemblent, Gênes ne ressemble à aucune autre ville. Ni d'Italie, ni d'ailleurs. On s'en aperçoit dès que passé le rempart des immeubles du front de mer. À peine un pied dans le centre historique, on touche du bout des doigts ce qui a saisi l'œil depuis le bateau : la densité et la surélévation des immeubles, entassés dans un labyrinthe de venelles, de passages, d'impasses et de volées d'escaliers où ne passe que le piéton – certains de ces *caruggi* débouchent sur des places grandes comme des mouchoirs de poche dont quelques-unes abritent des églises de poupée. Ainsi, la San Luca, chapelle de la puissante famille Spinola, qui avait son palais tout proche. Ou la piazza Lavagna. Même les « avenues » du quartier historique, ces fameuses *strade nuove*, ouvertes du *xvi*^e au *xviii*^e siècle par les riches familles dans le lacis médiéval pour y construire leurs palais, dont la via Garibaldi et la via Balbi, restent étroites. Toutes les autres artères sont de fines veinules que le soleil pénètre peu. « Une confusion de ruelles », écrit Nietzsche. À certains endroits, les bras écartés, on touche les façades. C'est que la baie de Gênes est avare en surfaces. Tant de richesses accumulées, et si peu